

margelles

numéro quatre

hiver 2020

Cédric Merland
Joël Bastard
Isabelle Sancy
Jimena Miranda Dasilva
Márcia Marques-Rambourg
Gilles Marais
Vincent Cordebard
Adèle Nègre





MOURIR D'AMOUR

Éditorial

I am resplendent in divergence.

Robert Fripp / David Byrne, *Under heavy manners*, 1980

Avec ce quatrième numéro de la revue *margelles* se clôt une première année de publication qui a commencé sous une forme strictement numérique et qui s'ouvre maintenant aussi au support papier.

Plusieurs des participations de ce quatrième volet témoignent, peu ou prou, de l'inquiétude, voire du désarroi, qui nous ont tous occupés durant la première longue période d'incertitude sanitaire, laquelle aura conduit à un long isolement. Si le n°1 (printemps 2020) est né en partie de ce contexte particulier, l'envie première était cependant de donner à partager l'énergie sans cesse remise sur l'ouvrage par nombre de créateurs.

Cependant si cette revue n'a pas l'ambition de couvrir systématiquement tous les champs de la création artistique, elle reste ouverte à toutes les propositions. Le choix des textes (poèmes, extraits littéraires, inédits, cahiers photographiques,...) s'est fait avec la volonté, déjà énoncée, de brasser ou de croiser des écritures. Nous souhaitons, sans prétention aucune, continuer dans cette direction.

N° ISSN : 2741-0935

Sommaire

Cédric Merland / <i>À l'intérieur - À l'abri</i>	p. 6 - 19
Joël Bastard / <i>Ô Djénéba</i>	p. 20 - 25
Isabelle Sancy / <i>Le miroir intéressant</i>	p. 26 - 35
Julie Buisson / <i>Les mains noires</i>	p. 36 - 41
Jimena Miranda Dasilva / <i>Autofiction</i>	p. 42 - 59
Márcia Marques-Rambourg / <i>Revenir car le soleil se lève</i>	p. 60 - 69
Gilles Marais / <i>Évasions [extraits]</i>	p. 70 - 77
Vincent Cordebar / <i>Envisager / dévisager</i>	p. 78- 85
Adèle Nègre / <i>C'est toujours un rouge-gorge</i>	p. 86-91
<i>Les auteurs</i>	p. 92-93
<i>La poésie est là aussi / Bernard Charbonneau</i>	p. 94-95

Crédits photographiques

Cédric Merland : p. 3, 6-7, 13 à 15, 90
Jean-Michel Durafour : p. 20-21
Jimena Miranda Dasilva : couvertures, p. 42 à 59
Anna Agostini : p. 4-5, 90-91
Adèle Nègre : p. 26-27, 32-33, 86-87
P.A. : p. 36-37, 58-59, 65, 68-69, 88-89
Vincent Cordebar : p. 78 à 85

Conception graphique Philippe Agostini
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com / site : www.brunoguattariediteur.fr

A black and white photograph of a landscape. The sky is filled with large, fluffy clouds. In the foreground, there is a gravelly or dirt area. Two tall, slender lamp posts stand on either side of the frame. The lamp post on the left has a dark, rounded top, while the one on the right has a light-colored, spherical top. Behind the lamp posts, there is a line of dark, dense vegetation, possibly bushes or tall grasses. The overall mood is serene and somewhat somber due to the monochrome palette.

Cédric Merland / À découvert — À l'abri

À découvert

À découvert la ville
et ses brûlures ta peau
vive dans le souvenir
des quartiers traversés
la nuit des invisibles
hivers

il arrive que le langage se laisse emporter désirer caresser-
comme un souvenir miraculeux le sourire que l'on croyait
oublié si loin dans la mémoire des corps et des mots chuchotés

À découvert les trottoirs s'inventent
de nouveaux mots qui envahissent
le ciel et les vitrines
plages abandonnées depuis des siècles
où roulent des rochers étonnés

il arrive que les encres soient bleues cachées ou noires
jusqu'au bord des falaises juste avant le silence et le froid le
temps des lettres perdues

À découvert son corps laisse encore entrevoir des mi-
nutes de vie de guerres souterraines que nul ne peut at-
teindre sans risquer le silence

il arrive que les vents dessinent le souvenir inédit tortueux
titanesque des villes noires - la nuit fraîche et joyeuse n'était
qu'un jeu une inconnue dont on reconnaît la voix par hasard

À découvert les voix se brisent vibrent et tremblent ef-
fleurent les mots que nous croyons entendre malgré la
pluie tout autour

il arrive qu'elles s'absentent s'enfouissent dans le creux
d'une épaule des années avant des nuits plus tôt à la ferme-
ture d'un café à deux heures du matin face au brouillard

À découvert les ombres s'affolent s'agitent la danse est
ouverte jusqu'à nous précéder le long des rivières et des
silences semblables aux fleurs du vent sans passé

il arrive dit-on que ses cheveux se perdent et se tordent
sans bruit pendant son sommeil et le voyage qui la verra se
réveiller au bord d'un océan

À découvert ses pas ses paupières les nuits nues sous la
pluie et les regards envieux des lampadaires secrets des
rues vivantes de son apparition

il arrive encore que le souffle peine à trouver les lèvres les
lueurs une nuit d'hiver parmi les visiteurs les souvenirs et le
chien qui passe de pièce en pièce d'un corps à un autre vi-
vant

À découvert peut-être ses rêves seraient
des sources nouvelles écarlates soyeuses qu'elle
dépose chaque soir sur la table
de chevet chérie depuis le fond de ses
secrets

il arrive que la ville les arbres s'endorment en elle et la rêvent
au moins quelques instants jusque dans l'achèvement d'une
seconde sans cesse renouvelée

À découvert le langage et ta peau
il arrive que les mots s'étourdissent et
s'embrassent se glissent jusqu'à nous
comme s'ils sentaient que les silences se vivent
à découvert





À l'abri

À l'abri la ville et les mots
nés de la nuit brumeuse
ignorent les océans encore ailleurs
franchissent d'autres hivers les paroles
prononcées par des corps
invisibles

C'est ici le langage qui redécouvre le lent repos que l'on devine dans un sourire une main posée sur le sable et toute son étendue universelle et sensible

À l'abri ta peau comme au temps
des levers du jour infinis et teintés
des secrets des rêves à peine écoulés
entre nos doigts

C'est ici les distances les yeux les fleuves traversés un matin d'hiver alors que les premières neiges ont recouvert la plaine et nos souvenirs

À l'abri le silence ne s'en fait pas accueillir l'instant d'après avec toute la chaleur de sa robe d'éternité échappée d'un lit lumineux

C'est ici que les vents se confondent et s'éveillent ignorent-les minutes depuis la dernière pluie enivrante

À l'abri les voix rappellent les larmes et les secrets les doigts qui saisissent la lenteur d'une présence rouge vive extraite de la brume

C'est ici l'absence et la mémoire les mots peut-être comme un infini saturé de sons de couleurs une superstition qui rassure

À l'abri les ombres se laissent séduire et rêver s'échappent des silences et tournent tournent superstitieuses et innocentes

C'est ici dit-on que la chaleur se laisse apprivoiser emporter bien au delà des corps des voix perdues emportées par les vents de l'hiver

À l'abri à l'abri ses pas et ses paupières qui inventent la nuit jusqu'à l'océan la nuit jusqu'aux fantômes de nos souvenirs et se découvrent toujours un peu plus nues et lumineuses

C'est ici encore toi inédite de chaque rêve chaque lueur manquante malgré les heures nocturnes et les vents qui passent d'une ombre à l'autre d'une voix à un autre silence

À l'abri peut-être ses apparitions dans une chambre un cinéma seraient une façon d'envisager l'instant d'après le temps disparu qu'elle chérit tant depuis le secret de sa peau

C'est ici la ville les toits les passants endormis qui racontent d'autres vies voyages vacances et se réveillent au bout du compte au bord d'une fenêtre fermée à regarder l'achèvement d'une seconde une goutte en équilibre

À l'abri le langage c'est ici que les mots s'étourdissent et fondent se sentent silence et voix se vivent un peu plus loin



Joël Bastard / *Ô Djénéba*

à Djénéba Koné de Ségou

*Je suis fille de jélimuso. Je suis la benjamine.
Je suis jélimuso. Je suis la benjamine. Je
chante ce que je veux cette nuit et demain.
Sérieusement je chante ce que je veux. Il ne
faut pas avoir peur de la vie ou de la mort.
Je suis jélimuso et fille de jélimuso. Mon nom
est Djénéba et ma vie est vivre et chanter.*

Ô Djénéba, toutes ces nuits à t'écouter
chanter dans les maquis de Ségou. Tu por-
tais un papillon blanc brodé d'argent sur la
poitrine et le sourire énigmatique du grand
Jéli. Un long sourire aux berges calmes
pour chanter la terre, le désir et l'amour.

Ô Djénéba, toutes ces heures à regarder
ton visage et ton corps, notes ultimes de la
nuit. Notes ultimes de mes jours à attendre
cette nuit, ta chanson. La langue souple du
poème premier en tes courbes sonores.

Ô Djénéba, descendante des terres
rouges et du grand ciel blanc de brû-
ler l'inutile. Tous les animaux étaient là
au bord de tes lèvres, s'abreuvant à ta
voix bienfaisante.

Ô Djénéba, j'écoutais chaque nuit la pa-
rade de tes jeunes années tandis que
les anciens nourrissaient ton théâtre,
animaient ton bestiaire, augmentaient
les images de ta langue. La force de ta
langue. Dans ta gorge tu travaillais le
passé, l'avenir, avec volonté.

Ô Djénéba, ton apparition au beau mi-
lieu des épices et des fruits du marché
le samedi, ton sourire encore. Le sou-
rire d'un oiseau qui parle uniquement
bambara dans l'épaisseur des nimmes,
dans les maisons de terre crue, dans les
pailletes délabrées, sur les étals flam-
boyant du port chaleur.

Ô Djénéba, ta voix pour toujours, la plus humble des présences pour accompagner le monde, l'approfondir aux racines d'être. Où même les manguiers dégingandés enjambent la lune dans le plus profond des ciels que j'ai connus, avec la plus simple des mélodies que j'ai entendues.

Ô Djénéba, la danse pour dire, je suis d'ici, fille de jélimuso, je chante et je danse, je continue le monde d'ici. La chaleur et le repos de la nuit. Les verbes de ma langue. L'entendez-vous ma langue qui sonne là-haut l'étoile, l'espérance, la joie d'ici-bas-la-terre. Je suis d'ici. De cette terre rouge je descends, je viens vers vous. Je chanterai tout ce qu'il m'est possible de chanter pour vous. Pour mon peuple. Pour tous ceux qui ne chantent pas.

Ô Djénéba, la pudeur d'une fiancée, l'énergie d'une femme libre, l'exigence d'une artiste née de l'eau et du feu. Ta beauté pour unique poème. Ta beauté pour unique poème.

Ô Djénéba, cet accident mortel.

Je suis fille de jélimuso. Je suis la benjamine. Je suis jélimuso. Je suis la benjamine. Je chante ce que je veux cette nuit et demain. Sérieusement je chante ce que je veux. Il ne faut pas avoir peur de la vie ou de la mort. Je suis jélimuso et fille de jélimuso. Mon nom est Djénéba et ma vie est vivre et chanter.



Isabelle Sancy / *Le miroir intéressant*

Un miroir de poche ou une certitude.
 N'y considérer que sa bouche, l'aile menue
 encore muette sur elle-même avec un grand ciel
 autour de soi, la cité rose dans un coin de glace,
 une soif refusant l'ombre mais pas autre chose
 non plus que deux mots urgents à dire, tout
 retarde l'acquiescement à la convoitise
 que l'on écrit ourlant ses lèvres de grenade
 ou de cerise prise au sang, experte en trait
 tiré du bouillonnant puits de l'amour
 rue de la pomme, sous très haut porche.

*

C'est un grand miroir poli de frais en Italie,
 pour un cadre – un bois noir aux asphodèles –
 aveugle orphelin depuis trop longtemps.
 Dans la cour l'on s'appliquerait
 – il fait beau c'est l'été –
 avec du sel avec de l'eau,
 voilà on s'appliquerait
 à ternir le tain et le poli
 car c'est ainsi comme
 imiter l'haleine d'une foule de visages
 passés pendant les siècles passés
 et en un été, lentement
 regagner toute la réserve du reflet
 que le temps avait soufflée pour plus tard
 – quinze heures, c'est l'hiver –
 en manteau prune, dire que la beauté sourit
 à la beauté sans importance.

*

Dans le rétroviseur – autour, des voyageurs –
 un regard pris par intervalle joue le buvard
 amusé et patient sur mes yeux, pour quelle
 curieuse lecture, syntaxe mêlée des chairs
 en un disparate d'images, voyez plutôt
 tout est dans le rouge monté à mes joues.

*

Une pièce de peau, un couloir sombre,
 le pourchas de l'un à l'autre, l'œil gansé de noir
 dans le miroir intéressant, Mata-Hari
 prend tout son temps, se mire,
 admire le charme émeraude des éclats
 du fard-poudre tombé brillant sur sa joue,
 sonde à coups de cils, décoche des regards
 Glock GmbH en poche ma Joconde
 destinée imaginaire, lointaine, glauque
 l'œil, le geste, des secondes égrenées à dire
 éteignent l'ombre derrière toi mais trop tard,
 tu as été vue

*

Il y a sur le bitume une flaque qui ouvre
 – on sait se pencher sur dix centimètres d'eau –
 une faille, illusoire, fantastiquement vraie
 surplombant un monde en miroir mais très étrange :
 des cieux droits sans horizons, des cimes tombantes
 une fraction de fenêtre, un tapis de tuiles en l'air
 pour un voyage au centre de la terre.
 D'où vient que l'on puisse s'en garder, s'éloigner
 et laisser la place intacte, chanter les sirènes.

*

Le miroir et le chevalet

... et dans un coin obscur, le poète
laisse fondre une amande sous sa langue
craignant le brusque craquement
du fruit sec, cette suggestion faite
au bouton de nacre, pur objet d'attention
mais comment faire sans troubler la scène.
Un simple bouton défaire, pour entrebâiller
la chemise – parce qu'il plaît – sur le cœur d'un homme.
Alors, l'écrire.

Au jeu de l'ennui sous le soleil frappant
miroir viser loin là-bas le rocher mussé
dans l'ombre des hêtres, d'un jeu innocent
l'adresse et l'illusion à franchir les avens,
portant dans l'ombre le soleil, soi, la fêlure
jusqu'à un coup ! reçu dans son œil, la brûlure,
tiré de là-bas, un coup encore, un éclat
de soleil sur l'épaule puis je sens la caresse
d'un doigt, dégrafe maintenant qui ose cela
sans franchir les avens ?

C'est un miroir antique, son trouble
trouvé vivant dans une tombe – quel gouffre,
la rêverie amène dans les couloirs du temps
pour saluer en soi les morts qui les bâtirent.

*

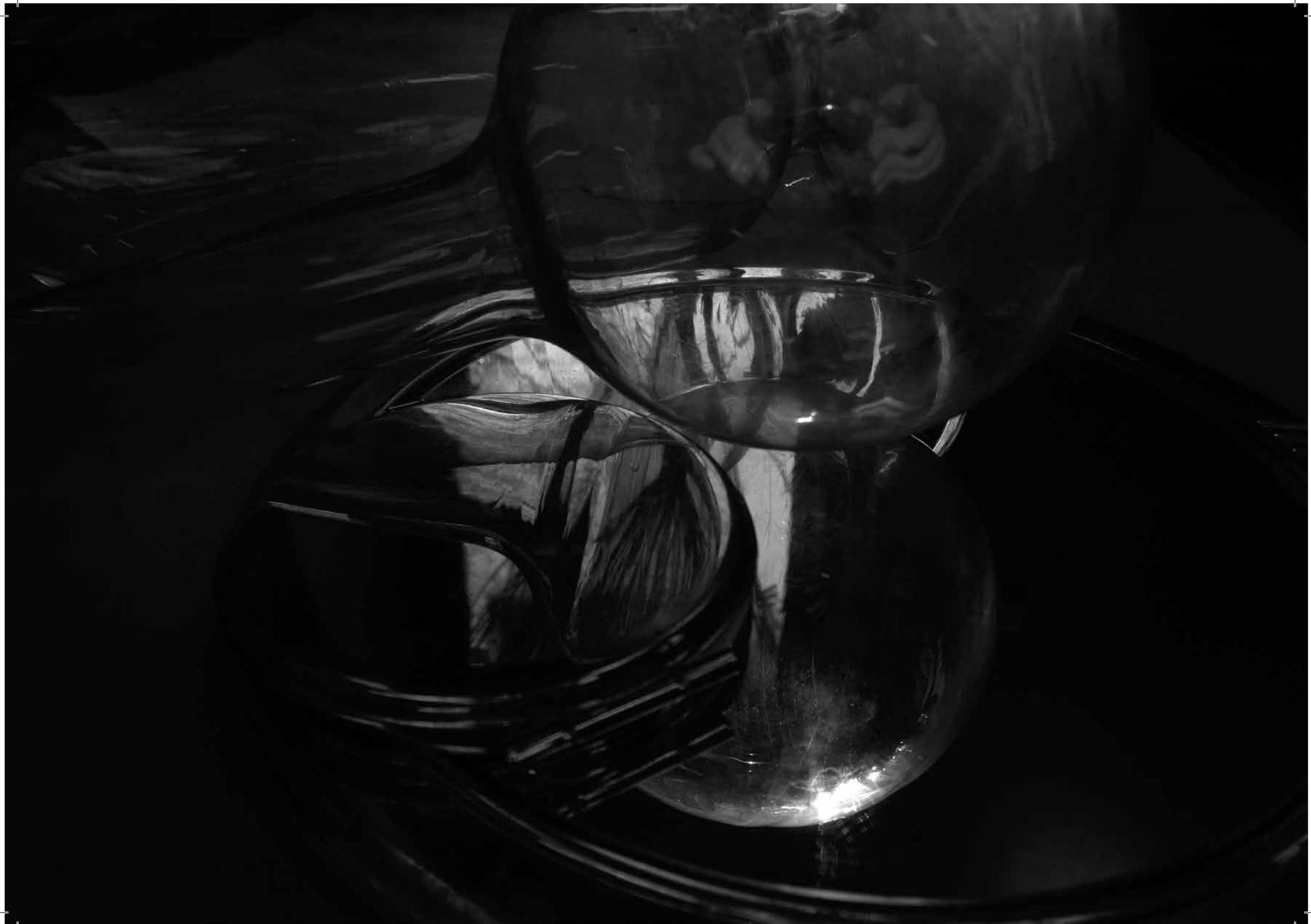
L'un est mort et nous sommes là dans sa maison
tous les miroirs ont été fermés au regard
tandis que l'on baigne dans son parfum, taisons
ce geste, qui ne sait plus être que ce geste
superstitieux mais solide comme un rempart
à l'épouvante de la mort notre reflet
en vie serait bien pire que dépourvu d'effet,
notre reflet serait refuge hors du silence
où la mort couche avec la mort.

*

1
L'on préexiste dans un visage ou l'autre,
c'est dit, c'est su, on a croisé tôt un regard
qui a fait de son souvenir le vôtre
instillant dessous l'image de soi
la pensée d'une ossature fantôme,
dans des traits féminins ceux disparus d'un homme,
vous avez ses gestes, le même air bouche close
faisant de vous le sujet de métamorphoses,
prisonnier de la glace cherchant en soi le sang
de qui fut assassin, fou du roi, don juan.

2
Vous avez ses gestes, diablerie, elle était morte
vous ne l'avez pas connue, sa fougue son maintien
transparaissent, dit-on, autour de vos yeux clairs.
Regarde ! Dans un miroir, l'existence est passée.
Cet héritage de l'air, la raison l'emporte :
votre lignée joue à cache-cache avec le temps
– tant qu'il y aura toute cette attention qui retient,
sue sang et eau pour vous, aime à perdre haleine.

*



L'espion montra son visage au marchand de vin ;
celui-ci regardait les passants, corps visage
entre les bouteilles, chacun poursuivait un songe.
Celui de l'espion ne connaissait personne, là,
en ville, elle regardait le flot d'un œil, alerte
et gentille, les aguets étaient-ils inutiles ?
jusqu'à la silhouette – repérée par l'esprit –
saisie trop souvent dans les reflets des vitrines
livrant les signes, les rythmes, de son attention.
Il lui sembla sourire, boutique Alexandrine.
L'espionnée maintenant s'arrêtait très souvent
piquée par le charme du lointain intrigant
par où le poème devient plutôt un roman.

*

1
Les grands magasins sont tapissés de miroirs
où le tain est à l'opium Narcisse ma sœur
tiens-toi plus droite, marche un peu, évalue le prix
de la valse à un temps, deux constate le manque
trois ajoute un voile joue à Samothrace
c'est la victoire qui t'inspire
le succès à décrocher
pour la bataille contre le temps
qui n'a même pas encore commencé pour toi.

2
Ce coup d'œil vers l'arrière, un long regard sur soi
en femme de dos, dans le jeu des miroirs.
Cette femme, qui est-ce, on ne se reconnaît pas.
Entre deux essayages – cette banalité –
des langues troubles parlent lèchent montent en flammes
contre l'esprit étranger à son corps retourné.
À l'inconnue habillée, on fait grâce de juge
en soi assez d'obscurité, passons, et puis
jamais l'on ne s'éloigne, qu'y a-t-il à trouver ?

Mais à son nu, de dos dans les miroirs de l'alcôve,
le regard sort d'une jungle intérieure
s'attarde longuement sur le beau fauve lisse
que se déchirent d'évidence
Corot, Ingres et Velázquez.

*

Il est des miroirs cruels, ils vous guettent
dressés au mur comme des méchancetés
et puis en enfilade, pour dupliquer l'espace
s'ouvrant champ de vision du reflet du reflet.
L'illusion du regard qui vous guette, qui veut quoi ?
la grandeur du décor, la poupée qui convient ?
– à passer dans ce champ de tir, briqué à mort ?
Forcément méjugé, erratique, tremblant,
avoir le goût très sûr, revenir en arrière,
passer par la petite porte.

*

Quand l'enfantine découvrit le miroir
un jardin était dans la maison
une petite-fille devant elle
prit peur et se retourna.

*



Julie Buisson / *Les mains noires*

Descente à travers

l'épaisseur de la croûte
le gros de la terre, les plissements karstiques,
le ventre de calcaire compacté, fusionné,
jusqu'à

l'alcôve,
une grotte.

Le passage est étroit mais un jour ils en ont trouvé l'entrée.
Pierre rempart au féroce, à la tempête, elle abrite leurs échos
et leurs ombres dansantes.

Il est prêt. Les doigts bien ouverts, une main sur la paroi
rocheuse, bouche pleine,
il souffle
puis attend, la main enfouie sous la matière humide.

Doigts bien ouverts, la main noire se retire de la paroi rocheuse.
L'empreinte reste, où s'éloigne la main ?

Salies de pigments secs les mains se lavent de sueur,
poussière retenue dans les sillons,
sentiers sans horizon.

Une maison.

Une maison dont les murs épais sont troués de fenêtres voilées,
un jardin entouré de hautes haies.

La fille a oublié
(l'empreinte)

De la pointe du pouce elle éclate le vernis de ses doigts.
Elle chipote,
distraite.

Elle voudrait extirper une à une les écailles qui la gênent et
l'entravent.
Elle soupire.

Ses dents scient, elles grincent l'ongle, ce qu'il en reste ; elles
cisailent, arrachent la cuticule, et son cœur bat, son cœur bat
dans le bout du doigt chaud.

Ses doigts suivent et sillonnent les rainures du bois du bord de
la table. Les doigts sillonnent et vérifient encore les rainures du
bois,

allers-retours sur le bord de table ;
la peau corne à force.

Coin de table gravé, patiné par les passages incessants et méca-
niques. Veines du bois sombres de crasse, versants éclaircis par
l'usure.

La fille, la sœur, crosse l'air devant son frère comme une épaisse tipule, mains ouvertes, doigts tendus ; elle voudrait agripper une complicité, décrocher un mot sans mépris.

Il évite, dévie.

- Paillasse.

Elle espère encore, s'agite, brasse l'air, casse un verre.

- Ta maladresse, sœurlette... Comment peux-tu être si sensible ?

Amère elle déchanté des mélodies muselées, les entonne en silence. Elle sent l'éveil de sa nuit suinter de tous les pores, essaye d'en obstruer l'écoulement, ne fait que l'étaler.

La sœur voudrait mordre piquer griffer vif ; elle se sent faire le gros dos, arrondir ses angles d'écailles, plier, se plier. Elle voudrait se fondre en terre, fendre l'humus, y ronronner en un grondement assourdissant.

Depuis la nuit des temps, la caverne.

Dans le gras de la terre, dans le silence de la grotte, la poussière cathédrale a recouvert et défait l'empreinte.

La trouée de la main pourtant perdure ;
ce qu'il en reste,
la main négative.

Les mains de la fille sortent noires d'avoir plongé en elle,
du gouffre elle n'a palpé que la nuit.

À moins que

À moins que

dans l'écart
entre l'ombre et l'obscurité
entre ce qui reste et ce qui a été
entre les doigts

la main négative

Elle

la sœur trouve l'espace

et soudain

décide de se tailler.

Le jardin

à l'ombre de la maison.

Dans le jardin elle est déjà ailleurs.

Sa main s'enfonce dans un buisson dense et touffu, ses doigts allongés se faufilent à travers les tiges et les feuilles, elle a repéré une petite grappe de groseilles, vertige de l'été.

Ses doigts se faufilent dans la pénombre du feuillage vers les petites lanternes rouge et translucides : elles ont capturé la lumière de fin d'après midi

et toute son attention.

La petite grappe rougeoie au bout de ses doigts, elle l'amène à sa bouche, pétrie de dents mordues, de mots mal coincés, taillés ; à sa bouche ivre d'éclats. Les groseilles gorgées de lumière déboulent en bouche, les papilles festoient, salives, rougeoient.

Elle est là, juste là, nulle part ailleurs.



Jimena Miranda Dasilva / *Autofiction*



















Márcia Marques-Rambourg / *Revenir*
car le soleil se lève

Rétablir *quelque chose*

son corps peut-être
sûrement – la masse, la ligne

redonner à sa main
l'attention du détail
les traces des cendres – peut-être

mains travailleuses
mains de mère et de terre sans répit

réhabiliter ce corps
le corps-paysage – le langage de ce corps-nu
couche par couche le refaire

Je
revenir

après l'endurance : vite

revenir
de la douleur manifeste
de la peur de la mort presque-là

se montrer devant – là
être sur les pétales gris
se glisser
se revoir à la fenêtre du Monde

dans le miroir
d'obsoètes lignes récursives prennent la parole

il faudra avancer
lui dit-on
avancer car le chemin est déjà loin

faire voir ses roses, les clématites, les odeurs laissées
– derrière elle, violettes, oranges, citrons

elle devrait
mais ses fleurs n'enchantent pas
ne dressent pas
la cadence de son verbe étranger

devant eux, le son
les roses
– celles-là
ne parlent pas (pas devant eux)

le système des muets (le leur)
murs étanches déchantés bras immobiles
devant elle
est une chaîne de montagnes incolores

entendre les roses :
devant la pierre
nulle rose

Pourtant :
sa voix a parcouru humble tout leur corps
air, eau & peau
elle dit alors ce qu'elle vit dans le noir des forêts

mais il faudrait danser
abeille-cigale-mouche paresseuse promeneuse Ici
a-t-elle parlé comme il fallait ?

Ici on ne parle pas comme ça :
encore un peu
essaye encore

sa voix avait empli d'exil
la salle trompeuse
rempli de notes aiguës
les oreilles conformes lisses

Elle avait l'impression pourtant de chanter, d'enchanter,
↳ de passer

mais
mur et hâte
il faut en finir avec son verbe
remplir les usages
et la faire taire

Ce que tu oublies : cela importe
Ta mémoire trotte encore – rétablis-la maintenant que tu
↳ es revenue.

Deux fois revenue. Soleil :

Ta mémoire doit être translucide : transparente
Qu'on comprenne cet autre
Ce sourd – fais voir l'obscurité du non :

Elle dit :

Tu ne passeras pas la porte :
Tu ne découvriras pas la cour
Tu resteras ici, sans dire mot
Ici : sans phonème, sans rien ;

Car nous t'empêcherons de pénétrer
La nuit noire des étoiles
Le jardin vert désherbé
– la lyre ancienne, le son parfait, la note attendue. Non.

Elle redit :

Je ne passerai pas la cour aujourd'hui
Qu'est-ce qu'une cour
Sinon l'endroit le plus absurde du Texte ?

Décliner la lyre
Quelque chose d'étrange se produit pourtant : c'est toi,
toi seule qui vois cela ; c'est toi, personne d'autre, qui dois
Revoir l'entaille
Rétablir les morceaux – tout ce qu'on t'a laissé en deux ans
Remettre des noms sur le monde :

Rien d'ordinaire quand on revient de là-bas
En revient-on
Renaît-on
Des mains de la cour épurée ?

Elle est là pourtant ;
quelque chose de grand se rétrécissait en elle.
Mais Elle est là.

Plusieurs Autres comme elle : grands-petits transformés en
↳ choses sans vers

Obéir, consentir, répéter
Elle ne le pouvait

Il faut, il faut toujours :

Revoir les failles, la cacophonie du sublime,
Restaurer les préfixes
Renommer la main qu'elle pensait posséder

Repeindre le paysage coupé : l'étoile est proche de la terre
C'est la terre qui la porte, c'est l'argile et la boue qui
 ▸ construisent la toile

Ô Seigneur
Ton jour de Pâques n'est pas oublié.

Revenir est une nécessité
Ma maison doit redevenir Aube
Madeleine est là : ne m'abandonne jamais, lui dis-je
Reste avec moi jusqu'au bout.

Elle est là : avant et après l'Aube
Là, avec moi

Entre les deux, je l'appelle : Madeleine. Bergère. Reste avec
moi. Dans le soleil et dans les ténèbres, ne m'abandonne
pas.

L'obscurité de la chambre n'existe plus : Madeleine est
restée à mes côtés.

Les pas : l'un après l'autre jusqu'à la chambre froide
(ils sont là, il faut appliquer le système, là)
La porte s'ouvre : syntaxe

Madeleine,
Douce Apôtre, jusqu'au bout



Première heure – ventre broyé
Questions – réponses creuses
Mépris du grand-petit envers la femme-quelconque

Madeleine

Premiers verbes loin du vers
Ils ne peuvent – elle ressaye
Madeleine
Ils ne veulent
Entendre les roses
– sauf celui d’yeux azur emplis de compassion.
Celui qui a entendu la rose – mais il ne peut / il ne peut rien
au verbe de la rose / il ne peut l’accepter Ici

Seule dans le noir
Le soleil, dit Madeleine :
Regarde le soleil.

La couronne ne m’appartient pas : ni la bague bleue que je
t’ai offerte hier.
Rien de m’appartient : l’humilité du retour seule
Ou les jambes d’acier, habituées à parcourir l’impossible
Ou les pieds coriaces dans de simples sandales :
à moi de marcher de marcher sans me perdre depuis goutte
depuis semence depuis écume, rosée usée

Chacun a son verbe
La couronne est à toi, Bergère : l’envergure de la montagne
orientale dessine ton pas vers les Hommes, ce doux visage
défait l’amertume de mes mains mouillées, le précipice des
œuvres arbitraires

À toi, le doux soleil et le nom de soleil, l’Aube et l’arrivée de
l’Aube

La couronne, Marie de Magdala, la couronne n’existe pas
pour moi.

Il faut poursuivre. Écrire à la nuit. Entendre les lignes : au
centre du tableau il y a un point blanc, comme une racine.
Quelle est cette forme ? Je ne sais. Le point d’équilibre de la
toile. Tout est noir autour. Noir autour. Mais toi, tu restes au
centre. Vois-tu cette forme, chère enfant ? Vois-tu le centre
de ce tableau ?



Gilles Marais / *Évasions* [extraits]

L'homme en vert use et abuse de son sifflet.
 Le square va se refermer sur quelques promeneurs hagards ; une ménagère le traverse à grandes enjambées, son filet rempli de provisions.
 Une dinde se plaint de son enfermement, furieuse que le hareng saur, lui ! Il ne passera pas à la casserole.
 Les boules ont arrêté de tinter dans les mains parcheminées. Le cochonnet fait la tête.
 Les pongistes smashent une dernière fois, les balles de celluloid tombent dans le bassin aux carpes muettes.
 Les jets d'eau s'évanouissent dans le sous-sol gruyère où poussent les champignons.
 Un parleur emplumé fait le beau sur une branche... Il s'en balance !
 La grenouille de bronze referme sa bouche.
 Les marronniers sont choqués, leurs bouquets chevelure blanchissent.
 Des racines veulent s'enfuir, se déploient et envahissent le boulevard de lianes.
 Le chant des sirènes de la caserne des hommes en rouge et bleu retentit, repris par le saxophoniste de la rue du Caire.
 La grande échelle des sentiments mélangés, se déploie et c'est la tempête sous mon crâne,
 Mais quand vais-je pouvoir revoir le rivage, marcher sur le sentier des douaniers, me rouler dans la bruyère ?
 La raison se perd dans l'air.

•

Les heures qui passent sont hard,
 Je manque d'ardeur.
 Dans un rayon d'un kilomètre les hardeurs se font rares

•

Les mouettes rieuses survolent les toits de Paris au milieu de chattes brûlantes.
 Elles apportent avec les embruns de bonnes nouvelles de la mer.
 On respire au large.
 Elles secouent leurs ailes, espérant en se posant de ne pas se faire plumer par des pigeons Poulbots.
 La rue se pare de couleurs arc-en-ciel.
 Le joaillier ganté, lance de son œil-de-bœuf, sur la banderole éphémère, des poussières de diamants.
 Les fenêtres sont ouvertes, on entend des cris, des chuchotements, des rires, des soupirs, des confidences.
 Ouf ! Tout le monde est en vie.
 C'est une chronique sans être malade.

•

J'aime mieux les blouses blanches aux cols blancs,
 L'air pur, l'eau claire, et le retour sur les lacs des bois
 Des colverts.

•

Le fin félin marche sur un filin de bois, de feuilles, un balancier de bogues entre ses mâchoires.
 Il essaye de se frayer un chemin à l'abri des regards pour se choper des souris rue Saint-Denis.
 Dès qu'il en aura l'occasion, il retournera à la vie sauvage.
 Deux tourterelles qui font les tourtereaux se bécotent sur un banc public au centre d'un cœur gravé au couteau.
 Tous aux abris à vingt heures, les applaudissements sont comme des bombes.
 L'homme est un animal.
 Les chats profitent de cette situation pour fuir la vie domesique.

Ils aident les canaris, les perruches, les serpents, les hamsters et autres animaux de compagnie à s'évader de toute cette agitation. Vivement que nos maîtres quittent le domicile, qu'on se prélassse au moins huit heures par jour ! Un concert de sacs de croquettes se fait entendre. Il faut rentrer. Retour à la case prison, loin de la rue de la Paix ! C'est à plus d'une lieue...

•

L'air marin venant de la pointe de la torche transporte un surfeur, une bourriche d'huîtres, un buisson de langoustines solidement Arrimés avec du goémon, à sa planche bleu délavée. Il vole juste au-dessus des nuages bas. Il fait une pause sur une des tours de la cathédrale de Nantes... chassé par une envolée de cloches. Sur le dôme du Sacré-Cœur, il se débarrasse de sa tenue de varech, et vient se poser gentiment au rebord du toit. Nous déjeunons là dans le plus simple appareil.

•

La rosée du matin, là-bas de l'autre côté du long ruban de bitume, réveille lentement les belles feuilles de chêne. Les carottes secouent leurs fanes. Les petits pois ouvrent rapidement leurs cosses, pour prendre un peu de ce nectar. Avant de se refermer comme une huître, un sursis avant la cueillette. Le paysan a enfilé ses cuissardes, de ses doigts agiles, arrache de leurs sommeils, les beaux légumes oubliés, endormis. Les premières heures du jour osent à peine pénétrer dans la ville muette. Porte après porte sur son vélo remorque, la dynamo chauffant le faitout qui cuit lentement les légumes d'antan.

Le livreur laissant dans son sillage des effluves de jardinière. Où va-t-il ? Il dévale en chantant l'air des clochettes la rue de Ménilmontant.

Le couvercle saute comme un enfant. L'étoile de Notre-Dame est là. Il dépose dans des carafes de verre la soupe, et les légumes, Sur les branches des nationales.

Tout à l'heure aux quatre coins de la France, les confinés vont se régaler. Leur salive salée va dissoudre et répandre dans leur corps Les offrandes du jardinier.

•

Le coureur attrape les dernières lueurs du jour avec ses chaussures à pointes. En sautant une haie de buis, il transperce les derniers lambeaux de feu.

Les conserve dans un pochon avant de les jeter dans l'âtre. Les lames orangées lui lèchent la plante des pieds. Quel délicieux supplice ! Le rose lui monte aux joues.

Un coup de vent frais ouvre la fenêtre. Un saint Sébastien ébène vient se coller contre son corps.

Cupidon vient de frapper. J'arrache une à une les flèches et les range dans un fourreau de soie.

Je panse les plaies avec ma salive, lave les paupières avec de l'eau de bleuet.

Des larmes irisées coulent le long de sa joue.

Adoration !

•

L'immortelle des sables sort de son duvet d'hiver.

Le promeneur solitaire du haut de la dune respire la fleur jaune à la bonne odeur de café.

Quelques fleurs arrachées dans sa main, il marche vers l'océan.

Sa figure de triste sire s'allonge ?

Son corps s'effile comme un long ruban de sucre d'orge.
Ses pieds s'enroulent comme une jeune fougère.
En entrant dans l'eau, il se transforme en cheval de mer, sa peau se teinte de bleu.
Il est condamné à hanter les eaux du golfe.
Le tribunal des dormeurs le condamne à quatre ans de vie sous marine.
Se jouant des courants, il échappe à la sentence.
Il est temps de rentrer dans la villa endormie, préparer le petit-déjeuner.

•

Tout hêtre a du charme, même le fonctionnaire pressé qui se rend à son bouleau.
Celui qui se ronce l'œil.
L'homme orme plaqué qui relit sur le banc – la bruyère –.
Le buveur qui finit sa nuit dans un fût de chêne éventré.
L'Africain exalté, perçant toute la sainte journée, des trous dans du bambou.
Les jeunes lianes de Tombouctou, tapant dans un melon, proposant des herbes sur pied.

•

Trois bonnes fées amies se sont penchées sur mon couffin de confinement, pendant ce sommeil qui accompagne mon ennui passager.
Elles ont épinglé comme de bonnes nourrices des brins de muguet sur le voile d'organza qui me sert de drap, sous le regard d'oiseaux accrochés à la jardinière, et qui n'ont qu'une envie, s'envoler en tenant dans leur bec à chaque coin le carré de tissu aussi léger que mon endormissement.

Mais les cloches sonnent l'heure entre chien et loup ; je sursaute, les yeux collés, je vois s'envoler à tire d'ailes les mésanges dépitées.

•

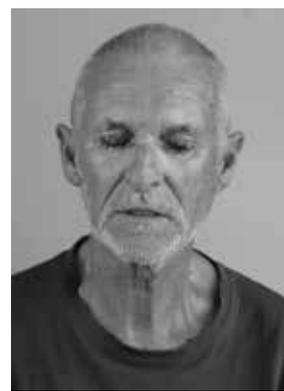
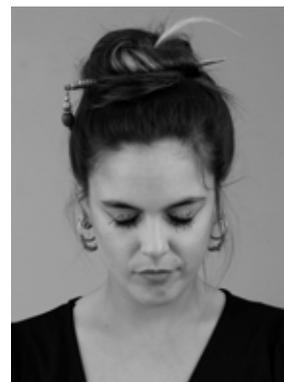
Des samouraïs sortis d'un manga, armés de leur katana, transpercent le cercle blanc entouré d'une flaque de sang.
Ils visent la bannière étoilée, et leur traversée n'a rien de pacifique.
Ils brisent les étoiles, qui avec le froid de l'effroi, explosent et traversent de leurs pointes acérées, la coupole de verre.
Les hommes en noir, dans une course désespérée à travers le labyrinthe des mensonges, se précipitent dans la piscine qui se teinte du rouge de la honte.
Leurs corps se transforment en corbeaux.
La première dame dans sa robe de mousseline noire entonne l'air de Liu.
Elle sera épargnée, et confinée à vie dans le palais d'été en papier, entre deux pages hermétiquement closes par de la colle de riz.

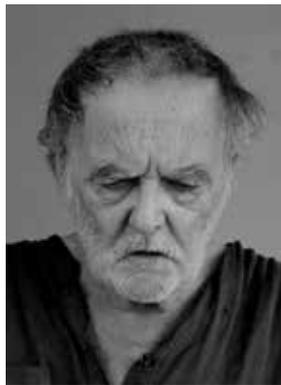
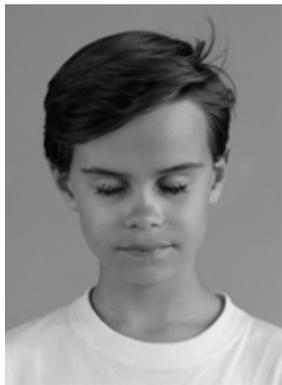
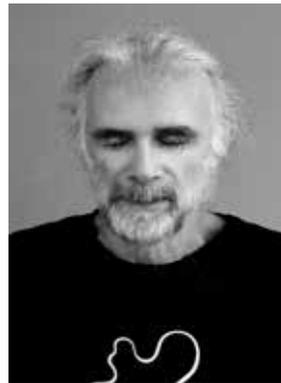
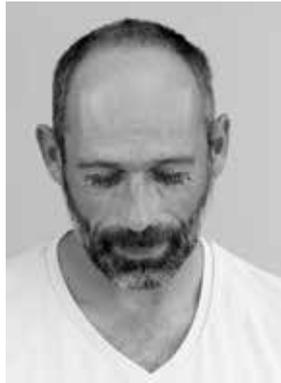
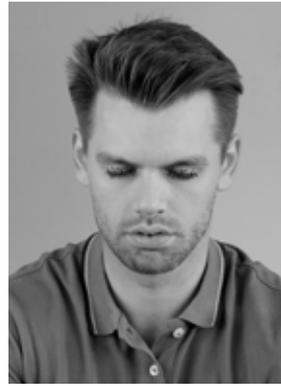
[...]

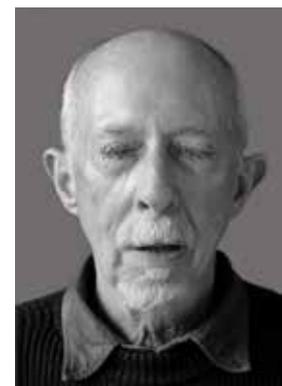
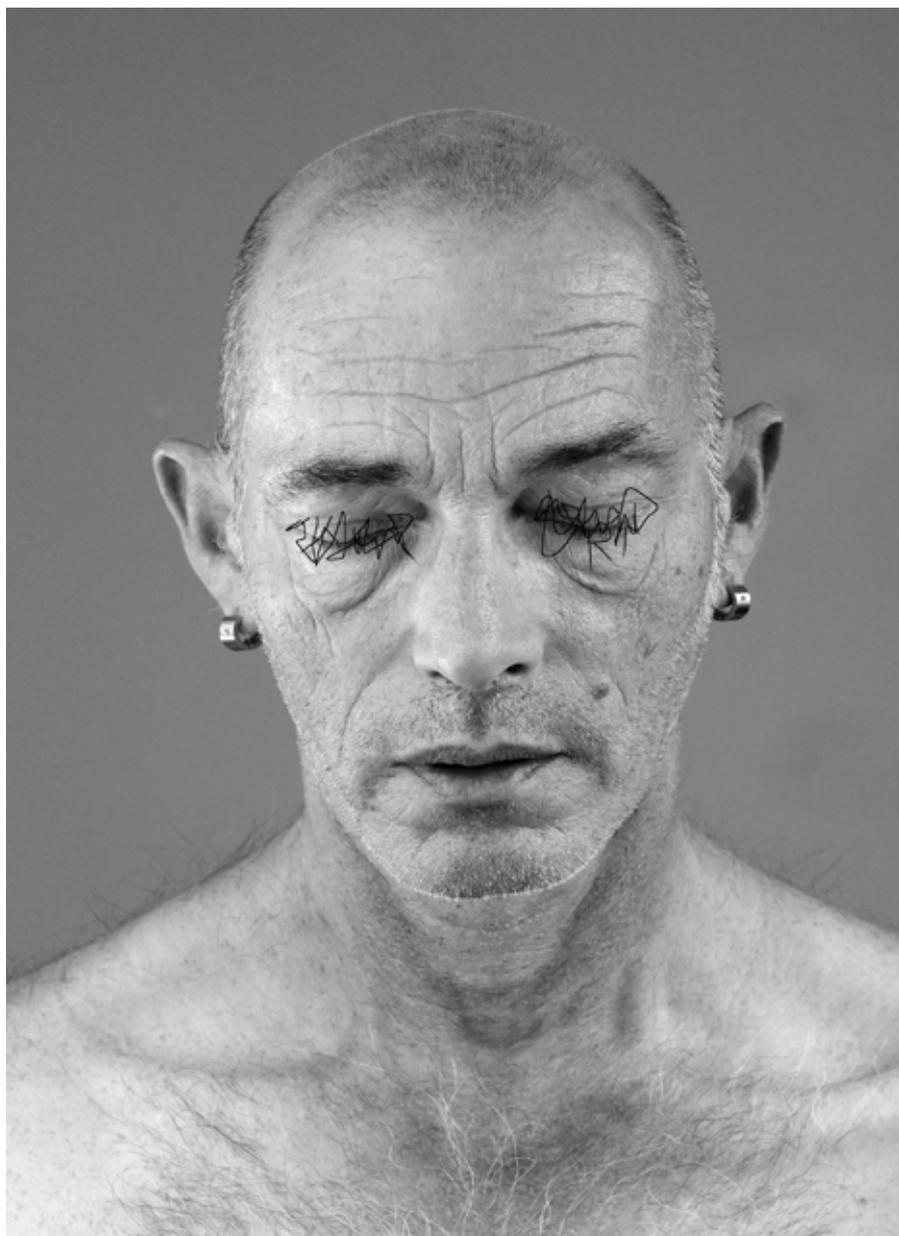
Extraits d'Évasions -Textes écrits entre le 17 mars et le 11 mai 2020

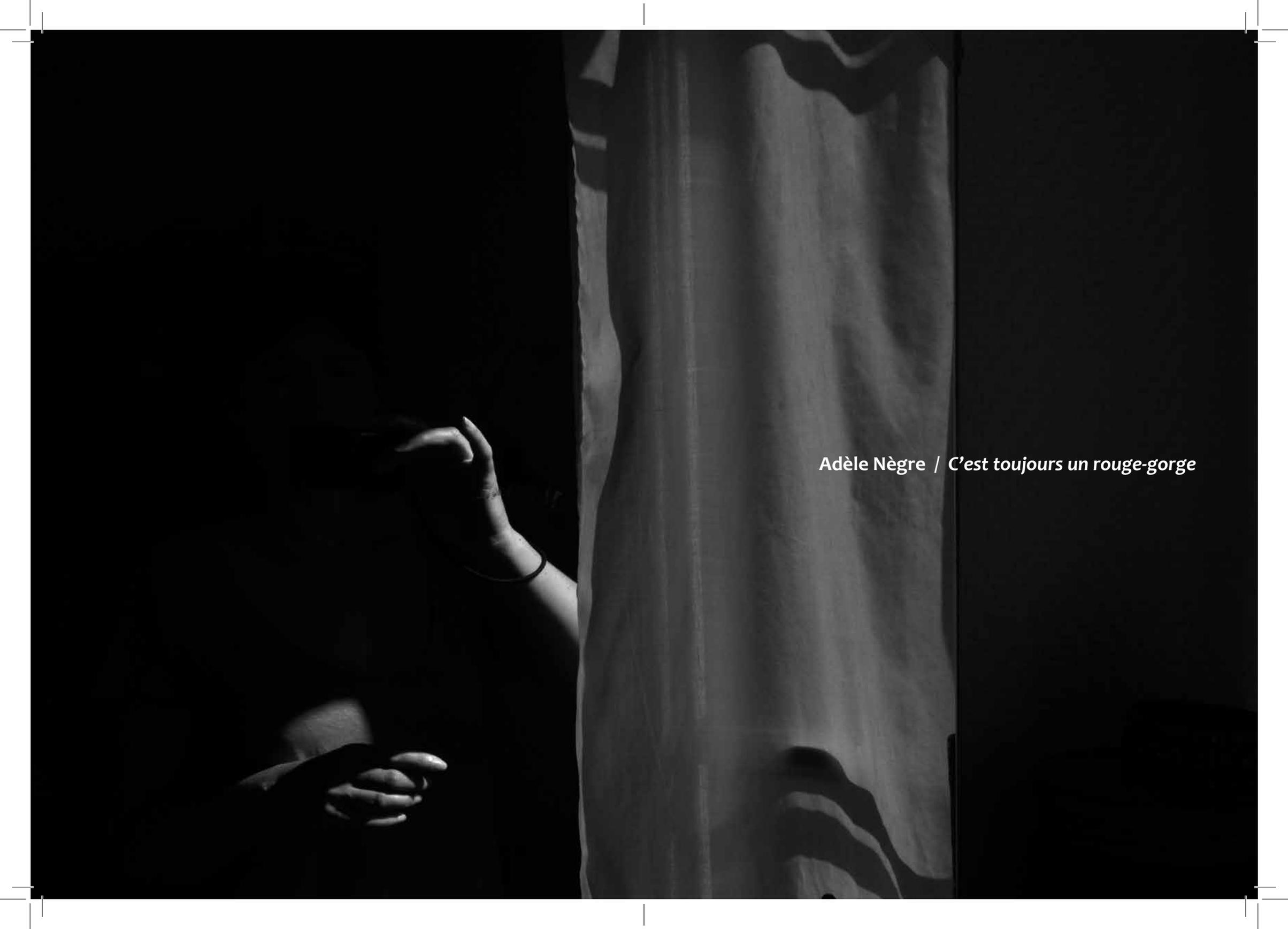


Vincent Cordebard / *Envisager - Dévisager*









Adèle Nègre / C'est toujours un rouge-gorge

En voilà un - rouge rebond sur la portée
des branches - qui l'air de rien sait intimer
son ordre *sors ! sors !* ou carrément - je consens -
à la fenêtre *regarde-moi !*
Tant extériorisé que je l'envie.

Je demande s'il est chaque année le même. S'il revient
ou s'ils se succèdent, chaque Toussaint.
Je demande s'il est la persistance et la brièveté perpétuelle.

Je demande si c'est à moi qu'il parle. Lui se tait.
C'est moi qui parle, je sais qu'il détient le centre de mon intérêt.
Il a pour cela traversé la fenêtre.

Il se tient maintenant exactement aux confins
du monde et de moi-même tout en me montrant,
au centre, la promiscuité excitante du poème,

c'est-à-dire l'éclipse d'une imagination celée.
En lui quelque chose d'interminable et de revigorant
attise le désordre mouvant des pensées *allez tu viens ?*

mais dire que je ne suis pas le moins du monde partagée !
J'ai trois idées en tête dirais-je, et ce sujet par excellence
qui m'appelle à venir au cœur de son zèle.

Trois idées qui me composent et me contentent, vivants
trois oui pour ce motif perpétuel sa tonique beauté
d'une branche à l'autre - référentielle - au ciel de ma fenêtre

où j'ai l'impression que l'oiseau vient extirper la séquestrée
- moi-même par ma perplexité - tout ce qu'il a vu est visible
soudain dans la surface spéculaire.

Il vient dans le plan, comme natrix vient à la surface de l'eau.
Il surprend la rêverie de géométrie, face à la fenêtre,
à toute profondeur égal dans la spéculation.

Une extériorité plus profonde. Or tous nous regardons par la fenêtre.
Lui peut-être provoque une autre portée, sa différence
comme son essor c'est *l'indéchiffrable cause* produite.

Sa trace - le motif - je m'essaye à la suivre. Plan éraillé
dans un transfert d'extériorité. Ce n'est pas un auspice que je prends,
c'est, car ces ciseaux zélés ne coupent rien, effleurent simplement

la surface. C'est comme revenir à la perspective. J'ai un oiseau
entré dans le poème qui sera ce poème et moi ainsi un peu plus
je pense frapper au carreau. Si je bats de l'aile c'est pour l'air ↪ oiseau

et la mesure, pour le soupir qui est comme un rebond d'attention,
un surplus d'oxygène, envolée ou chute ? À quoi bon si,
dans l'intervalle, si en miroir je ne suis pas suspendue ?

À voler, comme l'extravagant par effraction dans ma retraite
parle c'est lui par la fenêtre ou c'est toi, qui sait,
les branches flagrantes, à nous confondre sont un ressort ouvert.

L'arbre poursuivait l'oiseau qui poursuivait l'image. Peut-être le ciel.
Quelques feuilles bruissantes aux nuages, envolées.
Son œil pointilleux vient semer la minutie, lui c'est l'effort de polarisation

qui me concentre en son cercle aux marges lumineuses, un pal.
Tandis qu'affûtée en pensées, je tente l'accommodation
par approche du *punctum proximum*.

Nul doute. J'ai l'impression qu'il est venu supplanter
mon image à la fenêtre. En vol stationnaire je le regarde
tenir la place du sujet qui regarde à la surface l'absorption sélective,

et retient de la lumière incidente ainsi polarisée par le vitrage
une absence de surface, peut-être. Ou bien de l'eau, flaque ou ciel
ou lui-même. Se connaît-il d'ailleurs, ou se voit-il en autre, ou bien en moi ?

Ses va-et-vient relancent le sang, ce paysage filé active
- c'est qu'il s'introduit entre moi et mon regard et
ça ne fait qu'un tour, pas un pli - la vie reprend

on peut la sentir car l'oiseau avive l'air,
ses insinuations à déchiffrer, sans garantie, mais
- je m'y relève - c'est un défi à l'attention.

De l'observation des coïncidences : changements de pieds
et variations d'angles, de bec et d'angle
de vue, de perspectives, de focalisations et de voix,

le rouge-gorge se prête au jeu des amorces dans le cercle.
Des pauses et des poses. Des reprises, des codas.
Ainsi j'observe l'oiseau qui de part en part sonde le mobile

du jeu ou est le mobile ? Peut-être le jouet d'un reflet aurifié du levant
à la fenêtre - car c'est à l'aube effrayante - tu n'es pourtant pas l'alouette
et ce ne sont pas ses strettes, dis ! Mais bien celui qui va et vient dans
→ ma paume.

Ma paume qui est dans mon angle : un œil. Mais comme
ici aussi les «façons de regarder» s'apparentent à des énigmes
→ rhétoriques
davantage qu'à des angles de vue géométriques, et comme

je suis ces énigmes consentante, c'est ça ! Rouge-gorge faisant le sujet
→ et le prédicat,
comme la pluie et le beau temps dans un poème d'automne.
D'ailleurs on sent venir la neige sur la plaine.

Cédric Merland, né en 1973 est poète et photographe. Il a participé à plusieurs revues («Dissonances», «17secondes», «L'Am-poule», «Terre à ciel», «Microbe», «Lichen», «Rose Sélavy»). Ses photographies, accompagnées de poèmes de Sandra Lillo, sont réunies dans le coffret *Le Silence coule sous les branches* (éditions La Centaurée, 2017). Son premier recueil, *Là où les ombres* est paru en 2018 aux Éditions de l'Aigrette.

Joël Bastard est né en 1955 à Versailles. Poète, romancier, librettiste et auteur dramatique, il réalise aussi de très nombreux livres d'artiste. Il participe régulièrement à des lectures publiques en France comme à l'étranger (seul ou accompagné de musiciens). Il a publié près de quarante livres... dont six titres aux éditions Gallimard, le dernier étant *Des lézards, des liqueurs* en 2018. Quand il ne voyage pas, il vit dans une ferme isolée des Monts Jura.

Isabelle Sancy est née en 1967 et vit dans le Gers. Elle a contribué aux revues «ARPA» (2017-2019), «margelles» n°1 et n°2» (2020), «Contre-allés» (2020). Un premier recueil, *Paraisons* a été publié chez Bruno Guattari Éditeur en 2020.

Julie Buisson, auteure et plasticienne, vit et travaille à Bruxelles où elle anime des ateliers d'expressions artistiques. Elle a publié *Aube tracasse* chez Bruno Guattari Éditeur (2020).

Jimena Miranda Dasilva est née en 1982 à Junín (Argentine). Elle vit et travaille à La Plata, province de Buenos Aires. Autodidacte elle s'est engagée depuis 2017 dans une pratique de l'image en utilisant exclusivement son téléphone cellulaire. Après s'être s'attachée à photographier des lieux et des moments de la vie quotidienne, elle s'est tournée vers une pratique de l'autoportrait jouant sur l'apparence ambivalente de la physionomie.

Márcia Marques-Rambourg, née à Rio de Janeiro, vit et travaille en Touraine. Poète d'expression française, portugaise et anglaise, professeure de Lettres et mère. Ses textes ont paru dans plusieurs revues de poésie contemporaine («Recours au Poème», «Haies Vives», «La Revue des Ressources», «17secondes», «Le Zaporogue», «Le Capital des Mots», «Terre de Femmes», «Chats de mars», «Terre à ciel» et «Un rectangle quelconque»). Ses principaux recueils de poèmes ont été édités par Leaky Boot Press, Les Éditions Derrière la salle de bain, Littérature mineure, Kirographaires, Editora Oficina Raquel et A-Over Editions. Deux «Livres Pauvres» (coll. Daniel Leuwers) ont vu le jour en 2018 et en 2019 en collaboration avec Christophe Lalanne.

Gilles Marais est né en 1952. Auteur, comédien, chanteur, danseur et costumier. En 1968 il est apprenti comédien au Théâtre de l'Équipe de Nantes. De 1974 à 1976, avec la Compagnie Les Mirabelles, création de *Fauves* et de *Berceuses d'orage*. De 1980 à 1990, Il est danseur au CNDC d'Angers et, depuis 1997 c'est comme comédien qu'il participe aux spectacles de plusieurs Compagnies, dont celle d'Yvon Chaix, de Michel Alban et de JM Galeira. Il a publié *Trois pièces* chez Bruno Guattari Éditeur (2020).

Vincent Cordebard est né en 1947. Photographe et peintre, ses travaux, notamment présents dans les collections des Frac de Poitou-Charentes et de Champagne-Ardenne, portent un regard critique sur les fonctions et le statut des images, leur matérialité autant que les histoires qu'elles recouvrent, leur incidence et leur prégnance dans la construction d'une mémoire collective. Voir n'est pas regarder.

Adèle Nègre vit en Franche-Comté, écrit et photographie. Elle a collaboré à quelques revues dont *Babel Heureuse* n°1 et n°3. Elle a également publié chez Bruno Guattari Éditeur, *Résolu par le feu* (2018), *Hortus conclusus* (2020) et *Un seul poème* (2020).

« ... soudain on débouche dans le ciel, que tant de pics ne sauraient vaincre. À perte de vue les coteaux succèdent aux coteaux mouchetés de toits. Un labyrinthe de chemins creux et de clôtures s'é gare dans un clapotis de pommeraies, de touyas, de vignes en hautains, perdus, semble-t-il, dans la houle des arbres. Les hêtres flambent encore d'or jusqu'au sang, tandis que les châtaigniers entrelacent déjà leurs branches noires. Au plus fort d'août, quelque part dans une fissure bordée d'arbres, un filet d'eau sombre frissonne dans l'ombre. Les prés sont déserts, mais partout la main de l'homme est passée, plantant, redressant, taillant ; donnant ainsi la rigueur de l'œuvre d'art à l'ébauche de la nature.»

Bernard Charbonneau, *Tristes campagnes.*





⊥

Livres

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poèmes, 2018
Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poème, 2018
Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019
Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019
Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, 2020
Fabrice Farre, *Implore*, Poésie, 2020
Adèle Nègre, *Un seul poème*, 2020

⊥

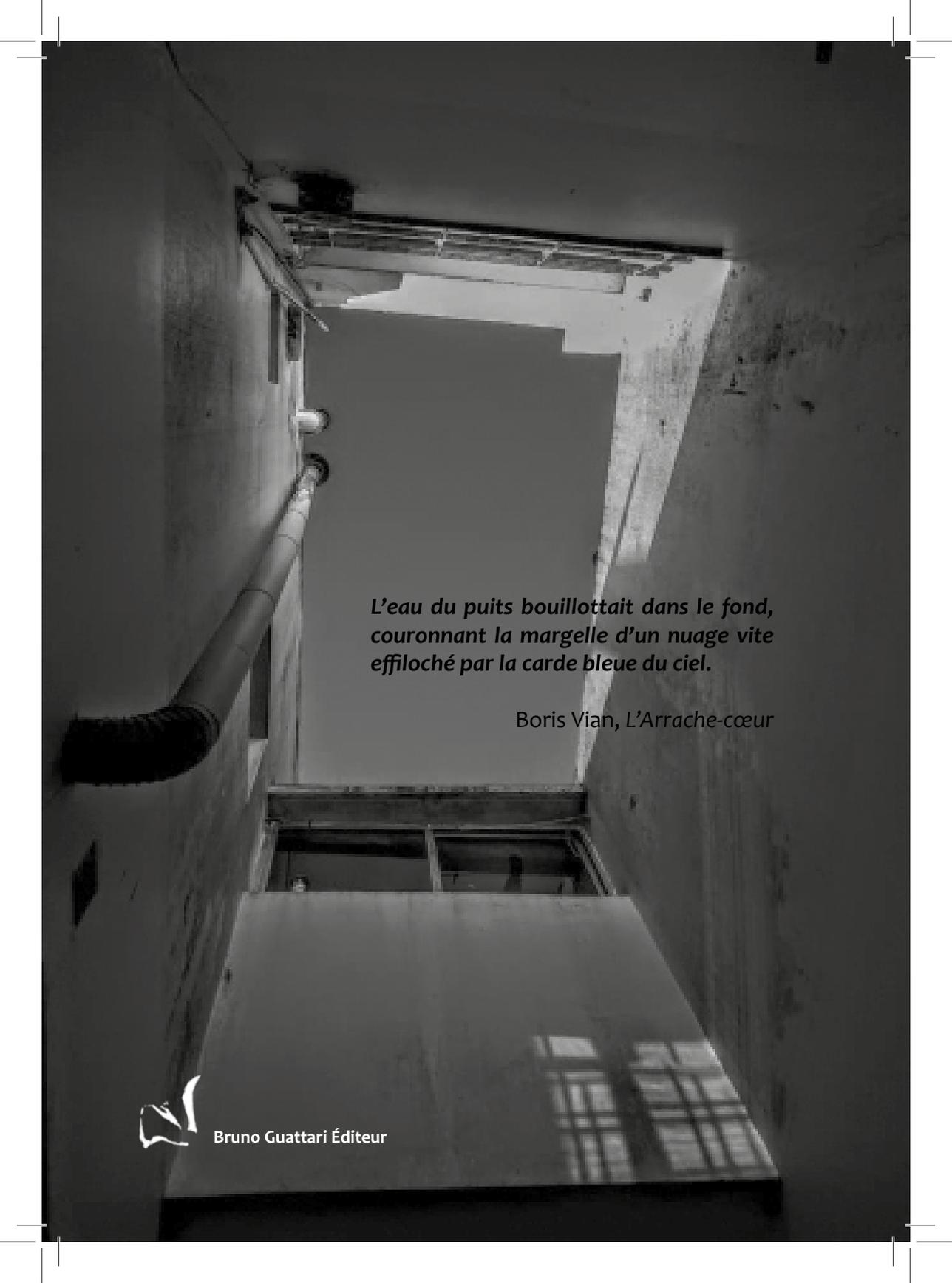
Revue margelles

margelles n°1, printemps 2020
margelles n°2, été 2020
margelles n°3, automne 2020

⊥

Cahiers [appareil]

Adèle Nègre et Anna Agostini, *Hortus conclusus*, 04.2020
Jean-Claude Terrier, *La crête, La faille*, 04.2020
Alexis Audren, *La phrase, cet élastique*, 04.2020
Julie Buisson, *Aube tracasse*, 04.2020
Martine Gärtner, *L'œil du cheval*, roman, 06.2020
Gilles Marais, *Trois pièces*, théâtre, 11.2020



*L'eau du puits bouillottait dans le fond,
couronnant la margelle d'un nuage vite
effiloché par la carte bleue du ciel.*

Boris Vian, *L'Arrache-cœur*



Bruno Guattari Éditeur